

pas là, si vous en aviez eu de semblables (1). » La plaisanterie était cruelle.

Pierre y répondit en homme d'esprit : « Monseigneur, si vous aviez vu derrière vous un escadron armé comme celui que je voyais déjà venir de San-Pier Scarreggi, vous auriez fait comme moi (2). »

Bentivoglio était impitoyable pour l'exilé : il ne voulait pas même lui permettre de rêver une restauration.

« Vous cherchez à franchir un mur qui croulera sous vous, » lui disait-il, quand Pierre parlait de rentrer dans sa patrie (3).

Pierre prit son parti et, suivi de quelques serviteurs, quitta Bologne et gagna Venise. Là son premier soin, avant de se rendre au sénat, fut demander à un ancien agent de sa famille cent ducats pour acheter des vêtements ; l'homme d'affaires voulait une caution : le malheureux, qui n'avait que sa parole à donner, ne put rien obtenir. Le sénat fit à Pierre le don gratuit d'un vêtement : c'est une belle page dans son livre d'or (4).

Pour échapper aux révoltés, le cardinal avait été obligé de quitter sa soutane rouge et de prendre la robe de franciscain. Caché sous le capuchon monacal, il alla frapper à la porte du couvent des dominicains, pour demander l'hospitalité : le frère portier le reconnut, et refusa d'ouvrir au petit-fils de Cosme, le bienfaiteur du monastère (5). Le cardinal s'éloignait tristement, quand, au coin de la rue del Giglio, il aperçut le secrétaire de Laurent : « Que fais-tu là, Bernard ? » lui demanda le cardinal. — « Je cherchais Votre Éminence, » dit le jeune Bibbiena. Et tous deux prirent le chemin de l'exil. Quelques jours après, ils trouvaient à Castello un asile chez les Vitelli (6).

(1) Relation manuscrite, Bibl. Vat., coll. Ottoboni.

(2) Burlamacchi, ed. Mansi, in-fol., t. I, p. 545.

(3) Voi cercate di scalzare un muro qual poi vi cascherà adosso. Ib.

(4) Ammirato, Ritratti d'uomini illustri, etc., p. 52, 65.

(5) Ampliò ed ornò la chiesa e convento de' PP. Domenicani. — Del Rosso, l'Osservatore, etc., t. II, p. 61.

(6) Roscoe, t. I, p. 207.

CHAPITRE VIII.

SAVONAROLE. — 1494-1497.

Enfance de Savonarole. — Il entre et prêche au couvent de Saint-Marc. — Il commente l'Apocalypse en chaire. — Belles images qu'il en tire. — Ses rapports avec Laurent de Médicis. — Passe pour prophète. — Sa visite à Charles VIII. — Ascendant qu'il prend sur les esprits à Florence. — Rédige un projet de constitution pour la république. — Merveilles qu'il opère par ses prédications. — Sa guerre au paganisme. — Comment il en triomphe. — Idées esthétiques du moine.

Le jour où Charles VIII quittait Florence, le 17 novembre 1494, pour poursuivre sa grande expédition, mourait Jean Pic de la Mirandole, assez heureux, du moins, pour ne pas avoir été témoin des outrages prodigués à ses bienfaiteurs. Pic, depuis longtemps, comme nous l'avons dit (1), ne cherchait plus la vérité dans le vide des grandes routes ; il l'avait trouvée dans une église, au pied d'une croix. Ce n'était plus le savant qui jetait, de Rome, ses fastueux défis aux intelligences de tous les pays ; il disait aujourd'hui, comme Trithem, « aimer c'est savoir, » et il aimait vivement.

A cette triste nouvelle, Savonarole, le moine du couvent des dominicains, monte en chaire pour rassurer ses auditeurs sur le sort de cette âme qui avait fait tant de bruit en ce monde.

« Je veux vous révéler, leur dit-il, un secret céleste, que je n'ai voulu dire encore à personne, parce que je n'étais pas sûr de ce qui m'était annoncé, comme je le suis à

(1) Voyez le chapitre II, qui a pour titre : *Les Maîtres de Jean de Médicis.*

cette heure. Vous connaissiez tous le comte Jean Pic de la Mirandole, qui demeurait parmi vous à Florence, et qui vient de mourir. Je vous annonce que son âme, grâce aux prières de nos frères et à quelques bonnes œuvres que Pic fit sur cette terre, est en purgatoire : priez pour sa délivrance (1).

Benivieni, le chanoine de Santa-Maria del Fiore, croit au salut de son docte ami, sur la parole de Savonarole. « Dieu, dit-il, a dû le révéler en songe à son grand serviteur, frère Hieronimo (2). »

Le merveilleux philologue repose à côté du poète, dans la même tombe, à Santa-Maria Novella (3). Jamais deux âmes ne s'étaient si tendrement aimées.

Nous allons étudier un homme dont l'influence sur les destinées de la maison de Médicis fut immense. Savonarole est leur mauvais génie. Depuis la mort de Laurent, il n'est pas de jour où le dominicain, du haut de l'une des chaires de Florence, n'ait excité les esprits contre Pierre, leur héritier. Pierre, tant que Savonarole vivra, tentera vainement de ressaisir le pouvoir ; toujours il rencontrera le moine à son poste, veillant comme l'ange à la porte du temple, et prêt à frapper de verges le nouvel Héliodore qui tenterait d'y pénétrer de force. Longtemps Florence n'aura pas d'au-

(1) Dicovi che l'anima sua per le orationi de' frati, ed anche per alcune sue bone opere che fece in questa vita, e per altre orationi, è nel purgatorio. Orate pro eo. — Mss. Vat. Ott.

(2) Compendium revelationum fratris Hieronymi Savonarolæ Ferrariensis, ordinis prædicatorum. — Au Vatican, coll. Ott., est un exemplaire manuscrit de cet abrégé des Révélationes du dominicain ; il formerait un volume de la grosseur de nos quatre Évangiles.

(3) Voici l'épithaphe que Benivieni composa pour son ami :

Ioannes iacet hic Mirandula, cetera norunt
Et Tagus, et Ganges, forsan et antipodes.

Obiit anno sal. M CCCC LXXXIII. Vixit ann. XXXIII.

Hieronymus Benivenius, ne disiunctus post mortem locus ossa teneret quorum in vita animos coniunxit amor, hac humo supposita ponend. cur. Obiit anno M D XXXX II. Vixit LXXXIX.

tre roi que le dominicain : sa robe blanche apaise ou soulève le peuple ; à l'église, on monte jusque sur l'autel pour l'écouter ; dans les rues, il a pour cortège des enfants, qui annoncent par leurs cris de joie la venue de leur père bien-aimé ; à la seigneurie, ses volontés sont des ordres ; au couvent, on se lève la nuit pour voir si sa cellule n'est pas éclairée de quelque lumière surnaturelle ; les femmes malades touchent les franges de sa robe de bure et se disent guéries ; les poètes eux-mêmes, gens de peu de foi au moyen âge, sont séduits et croient à ses visions. Il n'est pas dans l'histoire de problème plus mystérieux : Savonarole a fait de véritables passions ; il a des ennemis et des apologistes fanatiques ; pour les uns, c'est un bienheureux ; pour les autres, un factieux. Mais tous confessent que ce fut une des plus grandes lumières de son siècle ; que jamais parole humaine ne fut plus séduisante que la sienne ; que jamais moine n'eut, aux yeux du monde, de plus admirables vertus ; que jamais prédicateur ne fit couler autant de larmes ; que jamais martyr, au milieu des flammes, n'eut une figure plus radieuse.

Jérôme Savonarole naquit à Ferrare le 21 septembre 1452 (1). Enfant, il aimait l'étude et la prière, les couvents, et surtout la blanche soutane des dominicains, les grands prédicateurs de l'époque. Quand l'un d'eux montait en chaire, on était sûr de trouver Jérôme debout en face de l'orateur, dont il suivait tous les mouvements. Un jour qu'il assistait au sermon que prêchait un frère, il se sentit troublé jusqu'au fond du cœur par les paroles de l'orateur, et résolut d'abandonner le monde et de s'ensevelir dans la solitude d'un monastère : il avait alors vingt-deux ans. Sans rien dire à ses parents, il quitte Ferrare le 24 avril, prend la route de Bologne, et vient frapper à la porte du couvent de Saint-Dominique. Quelque temps après, il recevait l'habit religieux, et écrivait à son père : « M'aimez-vous ou non ?

(1) Del Rosso, l'Osservatore fiorentino, t. III, p. 1.

Si vous m'aimez, comme j'en suis convaincu, vous savez bien qu'il y a en moi deux substances, l'âme et le corps. Préférez-vous le corps à l'âme? Vous direz non : parce que, sans cela, vous ne m'aimeriez pas réellement; vous aimeriez en moi la plus vile partie de moi-même : mais si vous préférez en moi l'âme au corps, vous approuverez le parti que j'ai dû prendre (1).»

Ses supérieurs comptaient en faire un professeur, car il avait la parole facile, le geste magnifique, l'œil d'une rare beauté. Savonarole enseigna donc la métaphysique à Ferrare (2); mais il s'ennuya bientôt de la langue qu'il était obligé de parler : Aristote le fatiguait par sa sécheresse. Pour trouver un aliment à son imagination rêveuse, il se mit à étudier l'Écriture. La parole de Dieu le charma : il n'eut plus qu'un livre, qu'il lisait la nuit et le jour, l'Ancien et le Nouveau Testament. Ferrare, pressée par les Vénitiens, fut obligée de faire évacuer le couvent des dominicains; Savonarole, regardé comme une « bouche inutile (3), » prit le chemin de Florence.

A Florence, au couvent de Saint-Marc, il partagea son temps entre la confession et la prédication : par goût, il quitta bientôt le tribunal de la pénitence pour la chaire : il comprenait sa vocation.

C'est dans l'intérieur du cloître qu'il annonça d'abord la parole divine; le site était admirablement choisi : pour temple, un jardin tout plein de beaux rosiers de Damas (4); pour pavillon, le ciel; pour auditeurs, des frères aux robes blanches : comment l'orateur n'aurait-il pas été inspiré?

Des jardins de Saint-Marc il passa d'abord à Santa-Maria

(1) Vita del P. F. Girolamo Savonarola, scritta dal P. P. Burlamacchi, in Lucca, 1660, in-8°, p. 8.

(2) Del Rosso, l. c., p. 2.

(3) Convenne sgravare il convento dalle bocche superflue, e toccò fra gli altri a partirsene a Fra Girolamo. — Del Rosso, l. c., p. 5.

(4) Sotto i rosai di rose damaschine a frati di S. Marco. — Vita, morte del venerando patre, etc., c. xi. Mss. Vat., coll. Ott., n° 3153.

Novella, cette église que Michel-Ange appelait son épouse, puis à Santa-Maria del Fiore, le chef-d'œuvre de Brunellesco. Il aimait à commenter l'Apocalypse (1), parce qu'il trouvait dans le livre de l'Apôtre des images toutes matérielles, telle que le cheval blanc, la coupe de vin empoisonnée, la clef de l'abîme, dont il se servait pour effrayer ses auditeurs. Ce qu'il cherchait surtout, c'était à réveiller de leur sommeil toutes ces âmes de chair réunies autour de lui. On voit qu'il connaissait admirablement son auditoire. A des hommes comme Florence en offrait alors, commerçants enrichis par la fraude, usuriers qui spéculent sur la faim, jeunes seigneurs qui courent les tabagies, le jeu et les femmes; à des courtisanes qui affichent publiquement leurs désordres; à des artistes qui cherchent leurs inspirations dans l'Olympe païen; à des âmes amollies par le luxe, la bonne chère et la débauche; à des philosophes qui préfèrent à l'Évangile le Criton de Platon, il fallait des épouvantements tout charnels, des menaces sensuelles, des images prises dans le monde visible. L'orateur avait raison de s'armer d'une lanterne, d'une épée, d'une coupe empoisonnée : le Christ ne faisait pas autrement sur le perron de ce temple d'où son fouet chassait les vendeurs.

La voix sourde et caverneuse du prédicateur, sa figure où, de chaque côté, deux os en saillie semblaient percer la peau, son teint blême, ses doigts décharnés à travers lesquels pouvait passer la lumière, ses yeux azurés (2) surmontés de longs sourcils roux, étaient autant d'instruments de terreur (3). Souvent, en descendant de chaire, on le voyait essuyer son front humide de sueur. Rentré dans son couvent, il se jetait à genoux pour prier. Bientôt on entendait frapper à la porte du monastère : c'était une Madeleine enveloppée de sa mantille noire, qui demandait à se con-

(1) Burlamacchi.

(2) Come quei che dai filosofi sono chiamati glauci. — Vita, morte, etc. Mss. Vat. Ott.

(3) Della statura e forma di P. Girolamo. — Mss. Vat. Ott.

fesser; un vieillard qui venait livrer, pour qu'on la brûlât, une peinture lascive; un usurier dont les poches étaient pleines d'or qu'il offrait de restituer; des paralytiques qui demandaient à toucher la ceinture du dominicain. On affirmait que sa robe avait plus d'une fois rendu la vie à des moribonds. Cosme l'orfèvre et le noble Strozzi avaient voulu s'en revêtir; mais on la leur avait refusée (1).

Le soir, Savonarole retournait à l'église pour prêcher. Il montait en chaire et continuait son commentaire sur l'Apocalypse: c'étaient d'autres images tout aussi saisissantes que celles dont il effrayait son auditoire du matin. Quand, après trois siècles, nous lisons les discours du moine, nous comprenons l'enthousiasme de la multitude: nous aurions fait comme elle; nous aurions accompagné notre père jusqu'à l'église, nous aurions essayé de toucher un pan de sa robe, de baiser la poussière de ses pieds; peut-être même que nous aurions cru tout ce qu'on racontait de lui: ses visions nocturnes, le don qu'il avait reçu de guérir les malades par un simple attouchement, son intuition de l'avenir, et son commerce avec les anges. A dire vrai, quelque chose de merveilleux nous aurait attirés vers lui: c'était sa parole, soit qu'il reproche aux Florentins de boire dans la coupe des réprouvés (2), c'est-à-dire aux eaux corrompues de l'antiquité païenne; soit qu'il menace tous ces savants qui crient: Vive la voie de Bersabé! c'est-à-dire le chemin qui n'est éclairé par d'autre lumière que celle de la raison (3); soit qu'il s'indigne que les Florentins, comme autrefois les Juifs, préfèrent à la manne du désert les poissons d'Égypte, c'est-à-dire à l'or de la parole divine le plomb vil du rhéteur (4); soit qu'arrachant à l'artiste un pinceau tout trempé de couleurs païennes, il lui dise: Je ne reconnais plus ma vierge

(1) Du Verdier Vauprivas, Prosopographie, t. III, p. 2233 et 2234.

(2) Vinum damnatorum biberunt.

(3) Sermon du vendredi saint. — M. Rio, Poésie chrétienne, in-8°, p. 315.

(4) Sermon du mardi de la semaine sainte. — M. Rio, p. 315-316.

de Bethléem dans cette jeune fille vêtue comme une courtisane, ma vierge qui ne paraissait jamais en public que sous les habits d'une pauvre petite qui cache jusqu'à son visage (1); soit que, frappant sur la poitrine de tous ces philosophes amoureux, jusqu'à l'idolâtrie, de l'antiquité, il la trouve dure comme la pierre (2); soit qu'il se lamente sur l'ingratitude de Florence, et prêt à pleurer sur elle dans le désert comme les filles de Sion, il s'écrie douloureusement: « Florence! tu ne détruiras pas mon œuvre, car c'est l'œuvre du Christ. Que je meure ou que je vive, la semence que j'ai jetée dans les cœurs n'en portera pas moins ses fruits. Si tes ennemis sont assez puissants pour me chasser de tes murs, je n'en serai point affligé; car je trouverai bien un désert où de pourrai me réfugier avec ma Bible (3). »

N'est-ce pas là de la véritable éloquence, ce doux reflet des rayons de l'éternelle lumière (4)?

Quand le cœur de l'auditeur résiste, Savonarole a des paroles qui le remuent bien vite et lui arrachent des larmes, comme le samedi de la seconde semaine de carême, à Santa-Maria del Fiore.

L'orateur n'avait pas obtenu son succès ordinaire; de sa chaire il n'avait entendu aucun sanglot: il lui fallait des pleurs.

Il reste un moment silencieux, puis se tournant vers l'autel: « Je n'en puis plus, s'écrie-t-il, les forces me manquent. Seigneur, ne dors plus sur la croix, exauce mes prières, *respice in faciem Christi tui*. O glorieuse Vierge!

(1) Io vi dico ch' ella andava vestita come poverella semplicemente, e appena se le vedeva il viso. — Sermon du mercredi après le 2^e dimanche. — M. Rio, p. 326.

(2) Guarda tutti coloro che oggi seguitan la dottrina di quelli filosofi, gli troverai tutti duri come pietra. — Sermon du samedi après le 4^e dimanche de carême. — M. Rio, p. 321.

(3) Sermon du mardi après le 3^e dimanche de carême. — Trad. de M. Rio, p. 318-319.

(4) Est verè eloquentia semen cœli et ex æterni luminis delibatus radiis. — Caussin.

ô saints! ô bienheureux du paradis! ô anges! ô archanges! ô céleste milice! priez le Seigneur qu'il ne tarde pas plus longtemps à nous écouter. Ne vois-tu pas, ô mon Dieu! que les méchants se réjouissent, qu'ils se moquent de nous. Ici chacun nous tourne en dérision, nous sommes devenus l'opprobre du monde. Nous avons prié; que de larmes nous avons répandues, que de soupirs! Qu'est donc devenue ta providence? qu'est devenue ta bonté! que sont devenues tes promesses? Seigneur, *respice in faciem Christi tui*. Ah! ne tarde pas, afin que le peuple infidèle ne dise pas: Où est leur Dieu? où est le Dieu de ceux qui ont fait pénitence et jeûné? Tu vois que les méchants deviennent pires de jour en jour, et qu'ils semblent désormais incorrigibles; étends ta main, et montre ta puissance. Je ne sais plus que dire, je n'ai plus que des larmes: qu'elles éclatent dans cette chaire. Je ne dis pas, Seigneur, que tu nous entendes à cause de nos mérites, mais par l'amour que tu portes à ton Fils: *respice in faciem Christi tui*. Prends pitié de ton pauvre troupeau; ne vois-tu pas son affliction, ses souffrances? Ne l'aimes-tu plus, mon Dieu! ne t'es-tu pas incarné pour lui? n'as-tu pas été crucifié, n'es-tu pas mort pour lui? Si ma prière n'est pas écoutée, ôte-moi la vie, Seigneur. Que t'a fait ton troupeau? il ne t'a rien fait; il n'y a que moi de pécheur. Mais, Seigneur, ne regarde pas à mes iniquités; regarde plutôt à ton amour, regarde à ton cœur, regarde à tes entrailles, regarde à ta miséricorde: miséricorde! ô mon Dieu (1)! »

(1) Io non posso più: le forze mi mancano: non dormir più, o Signore, su quella croce; esaudisci, Signore, queste orazioni, et *respice in faciem Christi tui*. O Vergine gloriosa, o santi, o beati del paradiso, o angeli, o arcangeli, o corte tutta del cielo, pregate per noi il Signore che più non tardi ad esaudire. Non vedi tu, o Signore, che questi cattivi uomini si dileggiano, si fanno beffe di noi, non lascian far bene a' tuoi servi? Ognun ci si volta in deriso, e siam divenuti l'obbrobrio del mondo. Noi abbiamo fatta orazione: quante lagrime si sono sparse, quanti sospiri? Dov' è la tua provvidenza, dov' è la bontà tua, la tua fedeltà. *Age, fac, Domine, et respice in faciem Christi tui*. Deh, non

Il fallut bien que les larmes éclatassent.

Maintenant comprend-on qu'un moine, qui avait visité l'Italie, ait osé dire en face du soleil que personne, avant lui, ne savait ce qu'était l'Évangile, ce qu'était le Christ, ce qu'était la rémission des péchés (1)? Mais les sermons de Savonarole étaient imprimés depuis longtemps, quand Luther proférait ces étranges paroles! Toutes ces belles images de salut, de rémission, de rédemption, de résurrection dès cette vie, que le dominicain trouvait en chaire, c'était la Bible qui les lui fournissait. Dans ses sermons, rien n'a la voix haute et ne parle librement comme le sang du Christ. Si, par intervalles, son cerveau semble s'épuiser, comme sa voix s'éteindre, c'est dans les bras de la croix, au pied d'un autel, que notre moine va les rafraîchir et les raviver!

Cette parole qui allait saisir toutes les supériorités intellectuelles ou sociales, auxquelles le peuple ne pardonna jamais, les magistrats dans la chambre du conseil, les juges au prétoire, les marchands d'argent au milieu de leurs coffres-forts, les grandes dames dans leurs boudoirs, les artistes dans leurs ateliers, valait à l'orateur d'ardentes

tardate però, o Signore, acciocchè il popolo infedele e tristo non dica: *Ubi est Deus eorum*, dov' è il Dio di costoro, che tante penitente han fatto, tanti digiuni?... Tu vedi che li cattivi ogni giorno divengon peggiori, o sembrano omai divenuti incorreggibili. Stendi, stendi dunque la tua mano, la tua potenza. Io non posso più, non so più che mi dire, non mi resta più altro che piangere. Io mi voglio sciogliere in lagrime su questo pergamo. Non dico, o Signore, che tu ci esaudisca pe' nostri meriti, ma per la tua bontà, per amor del tuo figlio: *respice in faciem Christi tui*... Abbi compassione delle tue pecorelle. Non le vedi tu qua tutte afflitte, tutte perseguitate? Non le ami tu, Signore mio? Non venisti tu ad incarnarti per loro? Non fosti tu crocifisso, e morto per loro? Se a quest' effecto io non son buono e a quest' opera, *tolle animam meam*, toglimi di mezzo, o Signore, e mi leva la vita. Che han fatto tutte le tue pecorelle? Esse non han fatto nulla. Io sono il peccatore; ma non abbi riguardo, o Signore, ai miei peccati, abbi riguardo una volta alla tua dolcezza, al tuo cuore, alle tue viscere e fa' provare a noi tutti la tua misericordia. Misericordia, Signor mio....

(1) Niemand habe gewußt was das Evangelium sey, was Christus sey, was Vergebung der Sünden sey.—Cité par Weislinger, Friß Vogel, ober sirs! p. C.XLIII.

sympathies. Malheureusement trop souvent le prêtre s'effaçait devant le tribun ; trop souvent Gracchus se cachait sous la robe du dominicain. Dans un État républicain, on peut pardonner au prieur ses emportements contre la tyrannie ; mais dénoncer Laurent de Médicis comme un tyran, c'était outrager l'Esprit de vérité, qui de ses ailes couvrait la chaire du prédicateur. Nous lisons, dans une histoire manuscrite, que Laurent fit un jour prier le père, par cinq des principaux citoyens, de modérer son langage : le prêtre répondit fièrement qu'il continuerait de parler. Laurent le laissa dire. Et quelques jours après, c'était en 1490, le dominicain annonça, en termes couverts, la mort prochaine du pécheur (1). Laurent laissa prophétiser le moine.

Savonarole en voulait aux Médicis, dont l'or, disait-il, avait corrompu la population florentine (2). Lorsqu'il eut été élu prieur de Saint-Marc, on lui conseilla d'aller remercier Laurent.

« Et pourquoi? » demanda le père. « Qui m'a nommé prieur, Dieu ou Laurent? Dieu, n'est-il pas vrai (3)?... Je n'irai pas au palais. »

Laurent prit le parti de venir au couvent. « Père, » dit un frère à Savonarole, « c'est une personne de distinction qui se présente au monastère.

— » Son nom?

— » Père, c'est Laurent de Médicis.

— » Et qui vient pour prier? Laissez-lui faire ses dévotions : je ne veux pas qu'on l'interrompe. »

« Il faut que je le voie cependant, » disait Laurent à Politien, « et que je lui parle. « Il imagina de faire déposer, par son secrétaire, un grand nombre de pièces d'or

(1) Egli però non solo non obbedì, ma anzi, in termini però molto equivoci, annunziò al popolo che presto sarebbe successa la morte di esso Lorenzo de' Medici. — Del Rosso, l'Osservatore fiorentino, t. III, p. 9.

(2) Vita Hier. Sav., auth. Fr. Pico Mirand., t. I. Parisiis, 1674, p. 128.

(3) A quali rispose : Chi m' ha elettò priore, Dio o Lorenzo? — Vita, morte del venerando, etc. Mss. Vat. Ott., ch. XII.

dans le tronc du couvent. Le frère, en l'ouvrant, jette un cri de surprise et de joie, et court raconter sa trouvaille au prieur. Il n'y avait qu'un Magnifique qui pût faire des dons semblables. Laurent pensait : « Le prieur sera forcé de venir me remercier. » Il se trompait : Jérôme, en prenant une à une ces belles pièces, disait : « Ceci pour les besoins de notre couvent, ceci pour les pauvres de Saint-Martin, ceci pour faire dire des messes pour le salut du donateur. » Ce fut là tout ; il ne prononça pas même le nom de Laurent (1).

On risquerait de méconnaître Savonarole, si l'on ne voyait en lui qu'un des plus merveilleux artistes en parole qui jamais ait existé : son éloquence n'expliquerait pas suffisamment l'ascendant qu'il exerça si longtemps sur le peuple de Florence. Machiavel a dit qu'il fut un homme de science, d'habileté, de courage (2), qualités dont l'orateur pourrait au besoin se passer, mais que doit posséder quiconque veut gouverner l'opinion. Savonarole aurait pu choisir toute autre condition que celle du cloître : il eût manié le ciseau aussi bien que la plume, le pinceau aussi bien que la parole ; s'il l'avait voulu, il aurait été plus grand philosophe que Ficin, rhéteur plus habile que Politien, et poète plus admirable que Sannazar. En lisant ses sermons, on voit qu'il a sondé toutes les sources littéraires connues de son époque ; qu'il s'est inspiré du Christ, de Moïse, d'Homère, de Platon, d'Aristote ; qu'il connaît ce qu'on nommait alors la doctrine d'Alexandrie ; qu'il a étudié l'astronomie, la physique, la mécanique et les sciences naturelles, et surtout qu'il a médité longtemps sur les lois et les constitutions de la Grèce et de l'Italie antiques.

C'est à l'aide de ces lumières toutes naturelles que, plus d'une fois, il lut dans l'avenir comme dans un livre ouvert : l'étude lui révélait ce que le peuple croyait que

(1) Mss. Vat. Ott., ch. XII.

(2) Traité de la République, ch. XXXV.

L'Esprit saint lui soufflait à l'oreille. Longtemps avant l'invasion des Français, il avait annoncé ou prédit, si l'on veut croire au récit de ses panégyristes, la venue de Charles, la chute des citadelles italiennes, et le trot du cheval royal du nom de Savoie, que Dieu devait conduire par la bride jusqu'à Naples. Dès que Florentin, avec son imagination amoureuse du merveilleux, vit l'armée française franchir les Apennins, il salua du nom de prophète le moine de Saint-Marc (1). Et vraiment il pouvait croire que Dieu se communiquait à cette créature d'élite, véritable ascète de la Thébàide, qui prie la nuit et le jour; à cet ange de pureté, qui n'a jamais levé les yeux sur une femme; à ce docteur évangélique qui pratique si bien tout ce qu'il prêche. A mesure que l'armée royale s'avancait, il semblait que l'illumination céleste devint pour Savonarole plus abondante; son langage était aussi plus transparent. Il disait aux Florentins: « N'essayez pas de résister, vos murailles vont tomber; » et en ce moment les forteresses de l'État ouvraient leurs portes au conquérant. Quelques âmes moins enthousiastes que celles qui se pressaient dans l'église de Santa-Maria del Fiore, pensaient avoir le secret de l'accomplissement de ses prédictions: c'étaient notre historien Comines, qui connaissait les relations intimes du moine avec les membres de la seigneurie (2); J. Burchard, qui savait que les frères de Saint-Marc, ces grands confesseurs de l'époque, venaient raconter au prieur certaines confidences qu'ils avaient reçues de leurs pénitents (3), en dehors du saint tribunal; et les cousins de Pierre de Médicis, qui, chassés de Florence, s'étaient réfugiés à la cour de Charles VIII, dont ils faisaient connaître les projets à Savonarole. Mais le

(1) Futura enim prædicare veluti divino adflatum numine credebant. — Volat., l. v, p. 181.

(2) Comines, Mém., ch. xxix, p. 596.

(3) Habuit intelligentiam cum pluribus fratribus in civitate Florentiæ, et extra eam per multa milliaria, residentibus. — Excerpta ex diario J. Burchardi, Hann., 1696, p. 55.

peuple s'obstinait à voir un prophète dans le grand prédicateur.

Avouons qu'il en avait le courage. Quand il se trouvait en face des rois, il leur parlait un langage qu'ils n'étaient point accoutumés à entendre, et les rois devenaient peuple et se laissaient subjuger.

Il y a, dans la Vie manuscrite du frère, une magnifique scène dont la peinture aurait pu s'emparer; mais il faudrait, pour la retracer, le pinceau de Salvator-Rosa (1).

Charles VIII avait imposé Florence à cent mille écus d'or, dont il avait besoin pour marcher en avant. Il avait donné vingt-quatre heures pour qu'on lui comptât cette somme: les vingt-quatre heures expirées sans que la ville eût payé sa rançon, il menaçait de la mettre à feu et à sang. Les heures s'écoulaient, et les marchands de la rue de' Banchi ne voulaient ni prêter ni donner. Le peuple, répandu dans les rues, criait: *Misericordia! Misericordia!*

Alors une voix se fit entendre du milieu de la foule: « Allez, disait-elle, allez à fra Girolamo. » Ce fut une inspiration céleste.

On va frapper à la porte du moine: « J'irai trouver le prince, » dit Savonarole au messager. Suivi de deux de ses frères, il se présente en effet à la demeure du roi; mais les officiers refusent de le laisser passer. Le prieur se retire, entre dans l'église de Santa-Maria Novella, prie longtemps, et prenant à la sacristie un crucifix, qu'il cache sous sa robe, suit, mais seul, le chemin de la Via Larga.

Cette fois on le laisse entrer; on lui permet de parler à Charles VIII. Le moine et le roi sont en présence. Savonarole, entr'ouvrant sa robe, saisit le christ qui reposait sur sa poitrine, et le promenant lentement devant l'œil du prince: « Sire, lui dit-il, connais-tu cette image? C'est l'image du Christ mort pour toi, mort pour moi, mort pour

(1) Mss. Vatic. — Savonarole fait évidemment allusion à cette entrevue, dont ne parlent pas ses biographes, dans son 11^e sermon du premier dimanche après l'Épiphanie, p. 15, édition de Venise, 1540.

nous sur la croix, et qui, en mourant, pardonnait à ses bourreaux. Si tu ne m'écoutes pas, tu écouteras du moins celui qui parle par ma bouche et qui créa le ciel et la terre, le Roi des rois, qui donne la victoire aux princes ses bien-aimés, mais qui punit ses ennemis et renverse les impies. Il t'humiliera dans la poussière, toi et les tiens, si tu ne renonces à tes projets homicides; si tu veux, comme tu l'as dit, réduire en cendres cette malheureuse cité, où il y a tant de serviteurs de Dieu, tant de pauvres innocents qui crient et pleurent devant sa face la nuit et le jour. Ces larmes désarmeront la majesté de mon Dieu; elles seront plus puissantes que toi et tous tes canons. Qu'importe au Seigneur le nombre et la force? Connais-tu l'histoire de Sennachérib? Sais-tu que Moïse et Josué n'avaient besoin, pour triompher, que de quelques mots de prières? Nous prions si tu ne pardonnes: veux-tu pardonner?

En achevant, le dominicain agitait, devant la figure de Charles VIII, l'image du Christ.

Le prince, comme si cette image eût été de feu, essayait de tourner la tête, mais il était vaincu: il fit signe qu'il pardonnait (1). Et au sortir du palais, Savonarole annonçait au peuple réuni le succès de son ambassade, et criait aux riches: « Apportez-moi des grains, du vin, des vêtements, pour ce pauvre peuple qui souffre de la faim, de la soif et du froid (2). »

Tout est prodigieux dans l'histoire du moine. Les Médicis chassés, Florence a besoin d'un autre maître; car, comme nous l'a dit déjà Machiavel, de république, Florence n'a pas même l'idée. Un peuple fou de spectacles, de musique, de chevaux, de carnavals, veut à toute force qu'on satisfasse ses goûts: il lui faut donc un roi. Mais comment empêcher ce maître de tomber dans la tyrannie? C'est le problème que

(1) Ce récit est tiré du manuscrit du Vatican, n° 3153, Ottoboni.

(2) Vita del Padre Girolamo Savonarola, dell' ordine de' predicatori, in-8°, Ginevra, 1781, p. 27.

cherchait Florence en ce moment, et que devait résoudre le frère de Saint-Marc. Ce n'est pas, du reste, la première fois qu'on frappe à la porte d'un cloître, et qu'on demande à qui l'habite l'aumône d'une charte pour protéger le peuple contre les mauvaises passions d'un despote.

Savonarole renonça pour quelques jours à la chaire, se mit à l'œuvre, et improvisa, pour Florence, une constitution.

La ville, jusqu'à présent, avait été gouvernée par des conseils formés d'éléments divers: le peuple avait le sien, la commune aussi. Laurent de Médicis, en 1482, avait créé le conseil des Soixante-Dix, véritable sénat à vie, où il avait fait entrer ses partisans, et dont la chute de Pierre devait amener la dissolution.

Savonarole avait pris Venise pour modèle. Il proposait un grand conseil général qui posséderait l'autorité souveraine, mais dont ne pouvait faire partie que le *bénéficié*, c'est-à-dire celui de qui l'aïeul, le grand-père et le père avaient été admis aux charges de l'État. Comme il était difficile que le grand conseil, formé de mille citoyens, pût s'assembler et fonctionner incessamment, Savonarole imaginait un second conseil, appelé des Quatre-Vingts, et pris dans le grand conseil (1).

« Les Quatre-Vingts ou *richiesti*, âgés de quarante ans au moins, » dit ici l'auteur d'une Histoire récente de Florence, « étaient élus de six mois en six mois. Les seigneurs, les colléges, les Huit de garde et balie, les Dix de guerre, les capitaines du parti guelfe, et quelques autres magistratures, devaient en faire partie.

» A ce conseil appartenait l'approbation des lois (qui devaient aller ensuite au grand conseil), l'élection des commissaires généraux, des ambassadeurs; la décision de la guerre et de la paix, les jugements sur la conduite des capitaines et condottieri, et les affaires les plus importantes de l'État. Le grand conseil n'adoptait ou ne perfectionnait

(1) Del Rosso, l'Osservatore fiorentino, t. III, p. 11.